

puisse être en compagnie d'individus qui n'aspirent qu'à la destruction du catholicisme. J'avoue ne pas très bien comprendre votre position...

Je regrette de vous écrire, très populairement, avec une plume et de l'encre: il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des relations avec les chèques Zalevsky, d'où les belles machines à écrire et les villas réservées en Normandie, ou en Provence... Si vous n'avez pas reçu l'exemplaire de ma brochure, je vous en enverrai un autre.

Je vous salue malgré tout.

Et voici la réponse de Parijanine à l'habitant de la villa Pomone, à Cannes :

Mon pauvre Monsieur,

Ma haine est tombée.

Je m'excuse de vous l'écrire si tard. Le loisir m'a manqué, comme toujours.

Ma haine est tombée. A la suite de votre dernière lettre, je vous prie d'agréer l'assurance de ma profonde compassion, de ma vive sympathie. D'abord parce que la villa Pomone, à Cannes, ne se trouve probablement plus en Provence. Ensuite, parce que vous n'avez pas de machine à écrire, tandis qu'on m'en a prêté une: votre écriture étant presque illisible, je trouve une fois de plus, que les biens de ce monde sont mal répartis et, si la machine m'appartenait, je vous en proposerais l'échange contre une villa Pomone, sise même ailleurs qu'en Normandie ou en Provence.

Ma haine est tombée. Je tiens à ce que vous le sachiez. Comment haïrais-je l'inférieur que vous êtes en effet, l'inférieur qui m'a écrit cette lettre stupide, l'ignorant compilateur de la brochure que vous m'avez envoyée? Pauvre homme dont l'érudition est au-dessous de celle de Daudet, dont l'intelligence se traîne à la suite de celle de Maurras, dont l'idéal est un Philippe-le-Cancre, je ne vous hais pas. Incapable de comprendre la valeur et la portée d'un argument, vous n'êtes pas un adversaire. Vous devez être simplement très riche, mon pauvre Monsieur; vous avez bien besoin de cette excuse. Si, par hasard, vous étiez de ceux qui, comme moi, gagnent leur vie, votre sort serait épouvantable: que feriez-vous à une époque où l'on exige de l'esprit et de l'initiative même d'un juge d'instruction!

Achetez donc bien vite une Remington; si la machine à écrire ne vous apprend pas à penser, elle vous permettra du moins de vous relire et vous enseignera la modestie.

Sans haine, sans haine, mon pauvre Monsieur Courret, je vous dis adieu. Notre correspondance est finie.

Discours d'Académie.

Ce sujet ne se rapporte pas tout à fait à la *Traite des Muses*. L'Institut est une Salpêtrière où les Muses reçoivent, sur leurs vieux jours, un traitement. Contentons-nous de cet à peu près.

M. Georges Goyau, éminent historien du bon Dieu, vient d'y prendre sa retraite. Il a beaucoup travaillé et promet de faire quelque chose encore, en compagnie de nos seigneurs les évêques et les maréchaux. L'enfer n'est pas seul pavé de bonnes intentions; M. Georges Goyau doit le savoir.

Mais il ne s'agit pas, ici, de ce savant, de cet écrivain dont les œuvres « abondantes » prévaudront certainement contre les portes de l'enfer et même contre l'impuissante envie de tant de ses collègues.

M. Bédier, qui exhuma de si nombreux et plus utiles documents d'histoire, a donné lecture à M. Goyau de la réponse de M. Ribot, — réponse d'un mort qui, lui, est bien mort. Nous l'aurions déjà oublié, si l'Académie solidaire de sa pensée défunte, n'avait infligé au récipiendaire l'agacement de subir des épigrammes venues de si

loin. Sous prétexte d'hommage à la mémoire d'un confrère, il y a là un petit « scandale », — oh ! bien innocent, comme tout ce qui se passe chez ces bons vieux ! — un « scandale » qui a délicieusement chatouillé les méninges épuisées de la docte compagnie : et l'on en parlera encore, dans les châteaux, jusqu'à la campagne électorale.

Chose publique peut toujours être sujette à critique. Ne troublons pas l'éternel sommeil de M. Ribot, mais voyons un peu son discours. L'auteur a voulu que cette harangue officielle comportât, malgré l'usage, une leçon. Et cette leçon, dans la circonstance, devient un testament.

Nous avons des raisons de le considérer comme le testament de la haute bourgeoisie, de la démocratie dont M. Ribot emporte les traditions dans la tombe. Voilà pourquoi nous prêtons l'oreille à cette lugubre manifestation.

Toute sa vie, M. Ribot s'est jugé « républicain », parce qu'il vieillissait avec la « République ». Il a cru comprendre la Révolution. C'est une illusion que partage M. Aulard. Là où sa pensée est juste, c'est quand il dit au récipiendaire que cette opinion a pu froisser : « Que seriez-vous sans la grande Révolution, monsieur, et que serions-nous tous ? » Entendons-nous : sans la Révolution conclue par Barras, Tallien et Bonaparte ; car la grande Révolution comptait aussi Babeuf qui ne nous aurait laissé ni Ribot, ni Goyau. Sans cette Révolution, donc, les Ribot et les Goyau n'auraient été, sans doute, que des académiciens, ce qui n'est pas grand'chose. A la Révolution, dans sa première phase, les Ribot et les Goyau doivent la sécurité, l'indépendance, le bien-être le plus confortable, l'autorité.

Ces privilèges de la haute bourgeoisie mis à part, que valent les arguments de M. Ribot ? Quelle indigence de pensée, quelle insouciance ou quelle inconscience cet académicien n'a-t-il pas manifestées quand il écrivait : « Comment oublier que c'est à la Révolution que nous devons l'égalité des droits civils, l'égalité devant l'impôt, les garanties de la liberté individuelle ? » De quel droit écrivait-il cette phrase, qui n'était qu'une phrase en 1922, et qui devient complètement ridicule en 1923, après le « complot » Monatte et le complot « Cachin », au moment où il dépend d'un valet de ministère d'appliquer arbitrairement des lois déjà reconnues « scélérates », au moment où la liberté d'opinion n'existe plus que pour les partis ministériels, au moment où l'impôt sur les salaires soulève les travailleurs, tandis que l'on « renfloue » les banques véreuses, que l'on absout les mercantis et les spéculateurs, que l'on relâche les escrocs du fisc, au moment où la lettre de cachet de l'ancien régime rentre en vigueur et où la détention préventive redevient un procédé courant de gouvernement. Discours distingué, soigné, pomponné d'académicien... Cette fois, nous rentrons dans la *Traite des Muses*. Calliope est vendue sur le marché du Crédit National et de la Banque d'Indo-Chine...

Ah ! — comme disait Ribot, — « ne disons pas trop de mal de l'individualisme », puisqu'il dénonce lui-même si inconsciemment sa folie, sa dureté, sa maladresse.

« On a hésité longtemps, — disait élégamment Ribot, — à fixer par la loi la durée de la journée de travail des hommes adultes. Mais le pas a été franchi et on peut se demander aujourd'hui si la mesure n'a pas été dépassée et s'il n'y a pas quelque péril à habituer les travailleurs à attendre l'amélioration de leur sort de la loi plutôt que d'une libre discussion entre des associations professionnelles de patrons et d'ouvriers assez fortement constituées pour que les intérêts des uns et des autres